

Sorry We Missed You P'tite misère

Julie Vaillancourt

Number 322, April 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93586ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, J. (2020). Sorry We Missed You : p'tite misère. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 23–23.

Sorry We Missed You

JULIE VAILLANCOURT

P'tite misère

Sélectionné pour la Palme d'or à Cannes en 2019, le plus récent opus du cinéaste britannique Ken Loach réaffirme une fois de plus le talent du favori cannois. Dans son précédent film de fiction, *I, Daniel Blake* (2016), l'(anti)héros éponyme de 59 ans se battait seul contre la bureaucratie et les services d'employabilité pour obtenir un soutien financier. Sans proposer de renouveau notable, *Sorry We Missed You* demeure dans la même veine thématique, tout en variant les protagonistes et la diégèse. Depuis la crise financière de 2008, Ricky Turner (Kris Hitchen) et sa femme, Abbie (Debbie Honeywood), peinent à joindre les deux bouts pour élever leurs enfants, Sebastian et Liza. Dans l'espoir de mieux gagner sa vie, Ricky devient livreur de colis chez Parcels Delivered Fast (PDF), où il deviendra franchisé de la compagnie, c'est-à-dire un entrepreneur indépendant. Néanmoins, le générique d'ouverture de *Sorry We Missed You* comporte son lot d'ironies (et d'indices révélateurs) : sur fond noir, la voix hors champ du patron de Ricky se fait entendre : « Tu ne travailles pas pour nous, tu travailles avec nous ! » Or, très rapidement (mais après avoir fait la coûteuse acquisition d'un camion et sous l'aguiche mensongère de penser devenir son propre patron), Ricky part sur la route de « l'auto-entrepreneuriat ». Lentement, cette situation plongera la famille Turner dans un chaos économique.

Ken Loach dans son film explore la réalité de plusieurs travailleurs de la « gig economy », qui signifie, littéralement, l'économie des petits boulots ; rendue populaire aux États-Unis notamment avec des plateformes collaboratives comme Uber, n'employant pas de salariés, mais de petits entrepreneurs. Ce nouveau modèle en plein essor représente près de cinq millions d'emplois au Royaume-Uni, principalement dans les secteurs de la livraison de nourriture et de la conduite de taxi. Si la liberté et la flexibilité que procure l'idée d'être son propre patron fait rêver (et où devenir entrepreneur rime trop souvent avec l'espoir d'être révélé à *Dragon's Den* ou à *Shark Tank*), la réalité de la majorité des travailleurs de la « gig economy » n'est guère glorieuse : Ce qu'on pourrait percevoir comme du pessimisme de la part de Ken Loach dans *Sorry We Missed You* est pourtant le pain quotidien de bien des Britanniques (des Européens, des Étatsuniens, des Canadiens). Le film est d'ailleurs une coproduction Royaume-Uni, France, Belgique. À n'en point douter, bien qu'il soit une fiction, *Sorry We Missed You* est ancré dans la réalité de nombreux Britanniques travail-



lant sous le « régime » de la « gig economy », où liberté et flexibilité sont des appâts camouflant l'exploitation.

Si la thématique est d'actualité, l'esthétique de Loach, de style naturaliste, participe au réalisme du film : présenter l'essence de l'être humain dans la situation donnée. Si certains décors demeurent forcés (les murs de la cuisine familiale vieilliss au pochoir), la direction photo est admirable. On y retrouve ainsi cette humanité, non seulement dans le propos, mais dans l'esthétique, quasi documentaire, tant dans la façon de filmer les acteurs que de les diriger. En ce sens, la scène où Abbie, aide à domicile, visite Rosie, vieille dame en perte cognitive, est exemplaire. Un cinéma de l'observation qui n'offre aucun plan inutilement romancé. Malgré l'angoisse d'un protagoniste, la caméra lui tourne le dos. Elle n'est jamais voyeuse. Les luttes de tous les jours sont présentées comme elles arrivent : brusquement, sans explications. Pourtant, le spectateur devient empathique face à cette p'tite misère.

Sorry We Missed You demeure un film réussi, même s'il offre peu de renouveau après *I, Daniel Blake*, sorti quelques années auparavant. Certes, il pourrait être perçu comme une suite sur les failles de l'employabilité au Royaume-Uni, lesquelles se répercutent dans la sphère familiale et nourrissent le cercle de la pauvreté. Néanmoins, *I, Daniel Blake*, demeure somme toute plus percutant. La « pauvreté » de Daniel se situe non seulement au niveau économique, mais aussi familial/matrimonial et agit ainsi sur deux paliers, la pauvreté du personnage étant exacerbée par sa solitude. À n'en point douter, les deux films possèdent de nombreuses similitudes à commencer par la signature visuelle et thématique du cinéaste. Ken Loach fut inspiré par le « free cinéma », ainsi que par le documentaire, avant d'en réaliser lui-même. En ce sens, *The Spirit of '45* (2013) résume bien les répercussions économiques et sociales d'après-guerre, en Grande-Bretagne, mais aussi l'amour que le cinéaste octogénaire porte au sujet social, son pays, et l'histoire qui s'y rattache. ▲

1. Conciliation travail-famille ; la difficulté de joindre les deux bouts

« Ken Loach dans son film explore la réalité de plusieurs travailleurs de la « gig economy », qui signifie, littéralement, l'économie des petits boulots ; rendue populaire aux États-Unis notamment avec des plateformes collaboratives comme Uber, n'employant pas de salariés, mais de petits entrepreneurs. »